

## Hommage à Hermann Scherchen

Quinze jours avant sa mort, H.Scherchen m'écrivait pour se plaindre de n'avoir pas reçu ma visite lors de son dernier concert à Paris, où il dirigeait l'Art de la Fugue. Si je me permets de citer ce détail, c'est parce que d'une part ma réponse et mes excuses sont arrivées trop tard, et que je voudrais atténuer par le présent hommage le regret double que la mort de ce grand chef d'orchestre m'a ainsi fait éprouver ; et d'autre part parce que cela révèle bien la trop vive sensibilité de cet homme réputé cependant pour son caractère difficile.

Hermann Scherchen était né à Berlin en 1891, et on peut dire que depuis sa vingtième année jusqu'à sa mort il a été le plus grand, peut-être le seul, mécène de ces 55 années de vie musicale. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la liste des grandes oeuvres du XXème siècle qui furent créées sous sa direction pour apercevoir combien il fut, beaucoup plus que les vedettes avides de succès faciles, un infatigable et presque infaillible découvreur de talents. Quelques exemples : en 1911, création de *Pierrot lunaire* de Schönberg ; en 1924, création des premiers extraits de *Wozzeck* de Berg ; en 1936, le Concerto pour violon du même auteur ; en 1943, Variations op. 30 de Webern ; en 1954, *Déserts* de Varèse ; en 1957, *Pithoprakta* de Xenakis. C'est Scherchen qui a "lancé", outre les Viennois, Křenek, Hindemith, Milhaud, Dallapiccola avant la dernière guerre, et après, sans relâche, ses élèves Nono, Maderna, Hartmann ; c'est lui qui a soutenu les débuts du Domaine Musical et de Darmstadt, découvert et imposé Xenakis ; c'est lui encore qui a bien voulu accorder à quelques-uns des plus jeunes compositeurs, tels Ferrari, Schidlovsky et moi-même, son attention, ses encouragements et son hospitalité.

Car Scherchen ne se contentait pas de lire les partitions qu'on lui soumettait, et de les critiquer avec une dureté qui n'était qu'un système de mise à l'épreuve. Il avait organisé en, 1954 à Gravesano, village perdu du Tessin en Suisse, un centre de recherche électro-acoustique où il avait investi tout ce qu'il possédait, pour l'amour de la musique. Il y organisait des festivals qui avaient cette originalité de n'être ni une entreprise touristique ni une foire publicitaire comme tant d'autres, mais une réunion de musiciens aimant avant tout la musique, ce qui n'est pas si courant. Il invita également là deux ou trois jeunes compositeurs, dont je fus l'an dernier, à réaliser des oeuvres expérimentales, leur fournissant les studios, les bandes, les techniciens, et en plus le gîte et le couvert.

Rien d'autre que cette générosité ne l'(obligeait à fonder en 1919 la revue Melos, qui existe toujours, en 1920 une chorale d'ouvriers à la Hochschule de Berlin, en 1923 les jurys de la S.I.M.C., en 1954 les Gravesaner Blätter. Il n'en retirait que des difficultés de tous ordres, et l'estime profonde de ceux à qui il s'adressait, ce qui est la seule gloire authentique, mais au goût un peu amer parfois.

C'est aussi ce même amour intransigeant qui lui fit prendre un exil volontaire et définitif en 1933, dès les premiers jours de l'avènement des Nazis au pouvoir. Il ne prévoyait que trop bien qu'il n'y aurait plus place en Allemagne pour les œuvres de Schönberg qu'il avait soutenues, ni pour aucune vie artistique véritable.

Scherchen fut un autodidacte : altiste dans les brasseries de Berlin à 15 ans, admis à faire ses débuts de chef à la tête de l'Orchestre Philharmonique cinq ans plus tard, et successeur de Furtwängler en 1923 à l'Orchestre de Frankfurt, il dut toute sa carrière à sa seule énergie personnelle, ayant toujours consacré plus de temps et de peine aux jeunes compositeurs inconnus ou contestés qu'aux célébrités à la mode.

Pour Scherchen, la musique n'était pas un objet de simple délectation, elle était, comme sa propre vie, une lutte, et sa façon de recréer les œuvres du passé était proprement stupéfiante. Il professait d'ailleurs que la seule manière de maintenir en vie ces œuvres était d'aller au-delà des intentions mêmes du compositeur. Cette fougue, cette puissance vitale, rendaient incomparables ses exécutions des Symphonies de Beethoven, entre autres.

Hermann Scherchen est mort en dirigeant, une fois de plus, une œuvre nouvelle : l'*Orfeide* de Malipiero, à Florence, le 12 juin dernier. S'il est irremplaçable, ce n'est pas comme dernier représentant d'une aristocratie musicale, mais parce que sa force de caractère et son talent n'ont pas trouvé de semblable, et n'ont que peu de chances de se rencontrer chez un autre en compagnie d'une aussi rare générosité.

F-B.Mâche

Varsovie, 29 août 1966.

Paru en polonais dans Ruch Muzyczny n° 2, p.14-15, Varsovie 1967.